

De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites peint la vie quotidienne d'une femme de quarante ans qui élève seule ses deux filles de treize et dix-sept ans dans une banlieue américaine des années 70.

Acteur reconnu, Paul Newman fut aussi un excellent réalisateur, comme le prouve la reprise inespérée de son troisième film. Adapté d'un texte de Paul Zindel, *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites* est une œuvre d'une beauté irradiante, servie par un trio d'actrices absolument épatantes.

... En 1972, lorsqu'il décide d'acheter le texte de Paul Zindel, *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites*, Paul Newman souhaitait trouver "un rôle impossible à jouer pour [sa] femme", ce à quoi le Festival de Cannes de 1973 répondit par un Prix d'interprétation féminine totalement justifié. Il faut dire que Joanne Woodward campe avec une étonnante justesse Beatrice Hunsdorfer, une femme de 40 ans borderline, mère de deux jeunes adolescentes qu'elle tente d'aimer comme elle peut, parfois avec excès, souvent avec maladresse. Loin d'une Gena Rowlands dans les films de Cassavetes (où le dérèglement vient souvent du trop-plein d'amour comme par exemple dans *Une femme sous influence*), ce sont ici le vide et l'aigreur qui rythment les frasques de cette mère de famille. Entre l'amertume infinie d'avoir été quittée par un mari mort peu après et la médiocrité d'un quotidien où les problèmes d'argent obligent à héberger une vieille femme abandonnée par sa propre famille, Béatrice se confronte à chaque instant aux personnalités de ses deux filles : Ruth, d'un côté, adolescente de 17 ans, mature, émanicipée et extravertie, et de l'autre, Matilda, 13 ans, jeune fille complexée et taciturne que la confiance d'un professeur de biologie finira par révéler à elle-même.

Ce qui fait toute la force du film, au-delà de l'étonnante composition des trois actrices et la beauté des dialogues, c'est cette ambition formelle teintée d'un humanisme débordant d'humilité avec laquelle le réalisateur capte le quotidien de ses personnages. Bien que le film ait une durée standard d'1h40, Paul Newman sait faire preuve d'une patience exemplaire pour discerner toutes les ambiguïtés de cette histoire. Retenue et étonnamment fluide, la mise en scène fait du détail - et surtout de l'expression des visages - un véritable discours sur la condition humaine : on retiendra par exemple la détresse de la mère lorsqu'elle découvre que sa fille la caricature à l'école ou encore le regard fixe d'une vieille femme abandonnée à son triste sort. Ici, tout n'est question que de subjectivité et, à l'image de ce titre bien énigmatique, c'est bel et bien le regard du réalisateur qui irradie ces pousses mal dégrossies pour en faire de bien belles et modestes fleurs dont le parfum continue de se diffuser bien après le générique de fin.

Clément Graminiès, *critikat.com*

« J'ai acheté ce texte parce que je pensais que c'était un rôle impossible à jouer pour ma femme... Mais à chaque fois que je la mets devant une caméra, elle me prouve entièrement le contraire. »

Paul Newman

Comment un film au titre si rayonnant et si mystérieux a-t-il pu rester aussi longtemps enfoui ? Cet étrange oubli est enfin réparé par une ressortie en salle du chef-d'œuvre de l'acteur-réalisateur Paul Newman. De ce golden boy aux yeux bleus, descendant de James Dean et disciple de l'Actors' Studio, on connaît le physique de playboy et les rôles de rebelles tourmentés. Ce qu'on sait moins, ou pas du tout, c'est que ce grand acteur d'Hollywood a réalisé six films entre 1968 et 1987. L'affaire est d'autant plus intrigante qu'il a pour muse dans chacun d'eux, de *Rachel*, *Rachel à La Ménagerie de verre*, sa propre femme, l'actrice Joanne Woodward avec laquelle il a partagé quelques rôles à l'écran. L'actrice à l'air moqueur et le réalisateur nonchalant forment un couple parfait à la Cassavetes / Rowlands. Plus confidentielle, leur collaboration devrait avec cette ressortie retrouver toute l'attention qu'elle mérite. Totalement hors système, tourné en famille (leur fille se joint à la troupe sous le petit nom de Nell Potts), *De l'influence des rayons gamma...* accomplit une alchimie miraculeuse.

On pense à *Wanda* de Barbara Loden (1974) et à *Une Femme sous influence* de Cassavetes (1975). Comme ces héroïnes, Beatrice est une femme au foyer qui finit par battre la campagne, l'air goguenard, mains sur les hanches et pieds en canard. Elle élève seule ses deux filles, Matilda, 13 ans, et Ruth, 17 ans, dans une vieille bicoque. Ultra-énergique, étourdissant, le jeu de Joanne Woodward est une suite de hurlements, de piques et de colères. Cette femme qui ne tient pas en place mais qui pourtant n'a jamais bougé d'un poil finit comme par entropie par tourner à vide. Le huis clos mère / filles, la petite scène de la maison, les tirades saturées de Beatrice, laissent attendre une chronique façon Tennessee Williams. Mais le film change

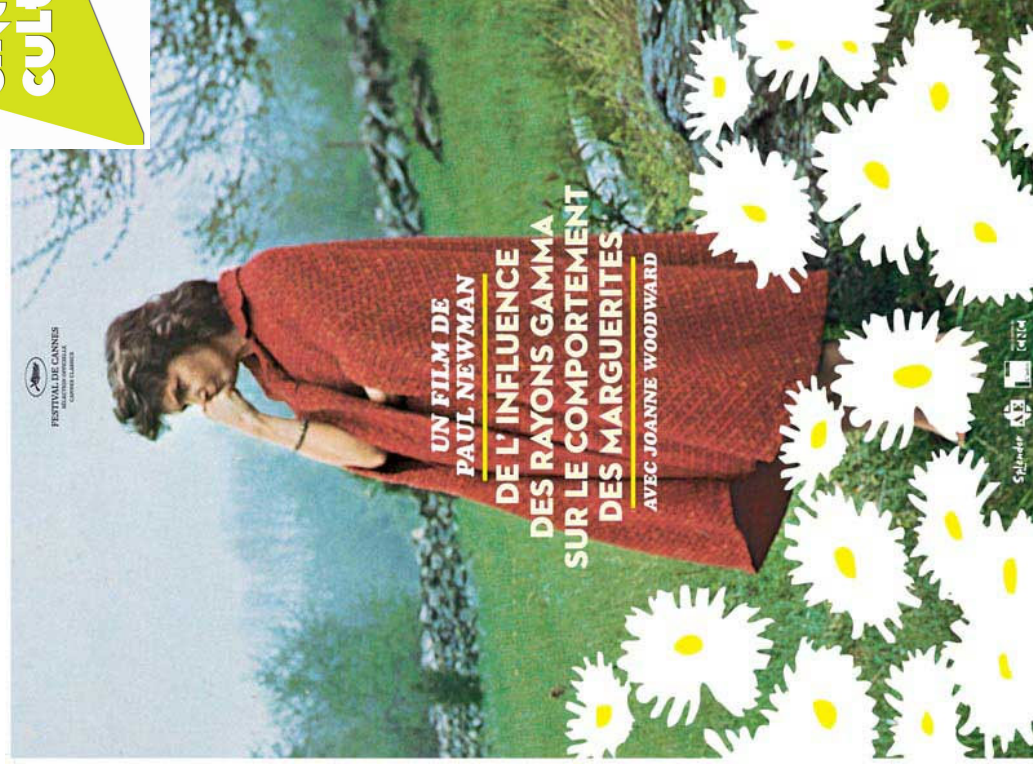


de cap. Maintenu au fond, littéralement écrasées par une mère trop voyante, les deux filles passent progressivement au premier plan. C'est vers la petite dernière que le trajet nous conduit : Matilda (Nell «Potts» Newman), enfant seraine et fermée, magnifiquement filmée par son père, seule tête blonde de la maison, aussi mutique que sa mère est loquace. La petite fille vient rompre le cercle de l'enfermement, elle amène l'univers dans la maison et cultive la vie dans un foyer où de vieux pensionnaires viennent mourir. L'enfant apprentie naturaliste tient calmement dans la tourmente entre son lapin blanc et ses fleurs radieuses. Avec cette Alice aux marguerites, l'imaginaire enfantin recouvre le film de magie et ouvre le drame familial au dehors.

Paul Newman accompagne ses marguerites entre trois âges avec un lyrisme retenu et une mise en scène très sobre. Ce principe d'économie redouble l'émotion, révélant des immensités d'angoisse ou d'espoir là où on ne voyait que le cours tranquille d'une famille bancale. Progressivement, un par un, le film éclaire le jardin secret de chacun des personnages, effeuillé tour à tour jusqu'au cœur. Porté par une conviction bouleversante aussi posée que les certitudes enfantines, *De l'influence des rayons gamma...* rayonnera encore longtemps.

Agata Makino, www.chronicart.com

« Une œuvre d'une beauté irradiante, servie par un trio d'actrices absolument épatantes. » *Critikat.com*



Né en 1925 dans l'Ohio, **Paul Newman** s'est d'abord destiné à l'athlétisme mais une blessure au cours de la Guerre du Pacifique lui cassa ses rêves dès son retour en 1945. C'est alors au théâtre qu'il décida de consacrer sa vie avant de se tourner vers le cinéma. Il tient ses premiers rôles au théâtre de Kenyon College puis se produit sur de petites scènes de Woodstock et du Wisconsin. Après un passage à la Yale Drama School, il joue dans diverses séries TV. Il rentre à l'Actor's Studio en 1952 et enchaîne à Broadway avec *Picnic* (1953). Hollywood lui offre son premier rôle au cinéma dans *Le Calice d'argent* de Victor Saville en 1954. Déçu par l'expérience, il retourne à Broadway pour la pièce à suspense *The Desperate hours* (1955) qui lui vaut sa 1^{ère} vraie reconnaissance critique. C'est avec *Marqué par la Haine* (1956) de Robert Wise qu'il s'inscrit réellement comme un futur grand espoir du cinéma américain. Au contact de grands cinéastes, Richard Brooks (*La Chatte sur un toit brûlant*), Arthur Penn (*Le Gaucher*), Otto Preminger (*Exodus*), Robert Rossen (*L'Arnaqueur*) ou Alfred Hitchcock (*Le Rideau déchiré*), il se forge un personnage entre fragilité et rébellion alliant charisme et beauté naturelle.

N'étant pas homme à se reposer sur son image, il développe très vite plusieurs facettes de son personnage : l'humour (*Luke la main froide* (1968), *Butch Cassidy & Le Kid* (1969)) et la politique (*W.U.S.A* (1970)). Il reçoit son premier Oscar du Meilleur Acteur à sa huitième nomination en 1985 pour *La Couleur de l'argent* de Martin Scorsese.

Dès 1968, il s'intéresse à la mise en scène et réalise *Rachel*, avec Joanne Woodward, sa femme, qui jouera dans quasiment tous ses films, des œuvres sensibles et résolument modernes à l'exemple *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites* (1973).

Personnage important dans le mouvement pour les droits civiques, il a activement milité durant la guerre froide pour le contrôle des armements. Il figura rapidement en bonne place sur la "liste noire" de Richard Nixon.

Symbolisant à lui tout seul presque un demi siècle de savoir faire américain, il est de ceux qui marqueront durablement de nombreuses générations de cinéphiles, de part la diversité de ses rôles, sa façon unique de se renouveler tout comme les nombreux talents qu'il a côtoyé et avec qui il a travaillé. Que ce soit comme acteur ou comme réalisateur, il est de ceux qui font bouger les conventions et qui imposent leurs propres codes.

Retrouvez ce film au : *Vox à Château-Renard* *Petit Casino – St Aignan*
Régent à Montrichard *Alticiné à Montargis*
Carmes à Orléans *Le Rabelais à Chinon*
Studio République au Blanc

Renseignements auprès des salles et sur le site : www.cinemassudcentre.asso.fr

Fiche technique - Réalisation, production : Paul Neuwman
D'après la pièce de : Paul Zindel – *Musique :* Maurice Jarre

Etats-Unis -1973 - 1h40 - Visa : 41107 - *Formats :* 1:85 - mono

Fiche artistique - Joanne Woodward : Béatrice Hunsdorfer
Nell Potts : Mathilda – *Roberta Wallach :* Ruth

Ciné Culte vous est proposé par l'A.C.C., avec le soutien du Conseil Régional du Centre et de la D.R.A.C. Centre et avec le concours de l'A.D.R.C. Répertoire.

